

*Illusion financière*, de Gaël Giraud,

Coll. Pourquoi les chrétiens ne peuvent pas se taire, Les éditions de l'atelier 2012.

Dans le courant des années 1970 la finance a amorcé une mutation profonde institutionnalisant une technicité de haute volée qui caractérise la période néolibérale actuelle. Les difficultés à comprendre ces nouveaux arguments mathématiques et ces nouvelles pratiques de gestion financière ont alimenté, tout naturellement, la machine universitaire tant au niveau de l'enseignement que de la recherche, abondamment durant une trentaine d'années maintenant. Mais on commence à se poser des questions. De nombreux intellectuels après avoir approfondi et clarifié ces technicités veulent faire vraiment le point et dresser le bilan des rapports de la finance avec le fonctionnement économique et social sans se laisser impressionner par la subtilité juridique et mathématique. C'est le cas de Gaël Giraud. S'appuyant sur une remarquable connaissance de l'économie financière au plan théorique et de la gestion opérationnelle dans les salles des marchés, il est en mesure de rendre transparentes ces pratiques et de poser les questions majeures : économiques car le bilan économique est mauvais, politiques parce que le langage classique du libéralisme ne correspond plus à la réalité, et éthiques à cause de l'érosion continue de la solidarité.

L'ouvrage prend la crise des subprimes comme entrée en matière, ce qui n'est pas original, mais donne l'occasion d'initier le lecteur à la titrisation dans un style pigmenté d'anecdotes savoureuses et d'exemples édifiants sur les usages de toute cette quincaillerie de produits dérivés. Le point central est que la mise en marché des créances par la titrisation a transformé "la relation de confiance entre un créancier et son débiteur en un bien de propriété privée" une marchandise. Le titre de ce premier chapitre «La "société de propriétaires" un idéal messianique ?» est une interpellation qui ne sera explicitée complètement qu'à la fin du livre. Le second chapitre prolonge le premier comme décryptage de la crise européenne à la lumière du jeu des agissements financiers. L'auteur fournit une foule de faits précis sur les liens d'intérêt des établissements et des acteurs qui donne à la crise grecque un sens très différent de celui qu'on entend le plus souvent. Ces chapitres sont remarquables de pertinence et de lucidité.

Après avoir porté la critique au niveau théorique en dénonçant la soi-disant efficacité des marchés financiers, l'ouvrage prend sa véritable dimension avec le chapitre 4 sur la transition écologique. L'incapacité de la finance à prendre en compte les objectifs sociaux et naturels est illustrée par la pratique de l'effet de levier dans la gestion des risques, par la notion de bulles et d'effet grégaire (taches solaires) ainsi que par l'agitation spéculative des cours mondiaux. Mais l'auteur n'en reste pas à la critique. L'essentiel de l'ouvrage est un plaidoyer pour faire admettre la légitimité de solutions nouvelles en matière de création monétaire et de gestion économique des biens communs. S'appuyant sur l'idée de liens contractuels dans l'esprit des travaux d'Elinor Ostrom concernant les "communs" et sur les possibilités qu'offre la création monétaire non exclusivement privée, l'auteur construit une proposition tout à fait intéressante pour la transition écologique qui se veut réaliste dans le contexte européen et il explicite pour cela les chantiers prioritaires.

Si l'énergie est souvent prise comme point d'argumentation, la question du nucléaire n'est pas abordée en tant que telle. Non plus la grande question des transferts Nord-Sud qui apparaissent à bien des égards comme la clé des blocages des négociations climatiques et environnementales. L'auteur entend se focaliser sur l'articulation de la finance avec le fonctionnement concret de nos sociétés, cette région où le quotidien pousse à accepter trop rapidement des comportements dont nous ne mesurons pas les conséquences.

La grande valeur de ce livre réside certainement dans la lumière qui est faite sur les non-dits. Par sa maîtrise technique et sa compréhension des mécanismes, l'auteur dit — souvent très courageusement — ce qui est occulté par le vocabulaire ressassé et superficiel

qu'on entend partout. Du coup, même si on a quelque réticence à le suivre sur certaines solutions précises, son livre ouvre largement la palette des possibilités d'engagement hors du fatalisme qui nous est savamment distillé (en nous imposant par exemple les réactions de la bourse tous les midis sur les radios nationales).

C'est sur une réflexion morale importante que s'achève l'ouvrage par son dernier chapitre qui s'adresse particulièrement aux chrétiens mais ne peut laisser indifférent quiconque se préoccupe des conséquences sociales du partage ou du déclin des valeurs altruistes.

A cet égard l'universalité du message du Christ a fondé historiquement des valeurs de solidarité qui se trouvent être maintenant contradictoires avec le fait que la religion chrétienne reste celle dont les pays les plus riches se réclament en premier lieu, dans un monde fini qu'ils ont exploité le plus et continuent à polluer. Ce livre interroge profondément cette situation et ouvre une dimension nouvelle de l'héritage chrétien occidental qui n'est pas de se sentir conforté et cautionné dans ses affaires et son patrimoine mais de contribuer à la fondation d'un vivre collectif respectueux de l'autre et de la nature.

Nicolas Bouleau